



La formation est maintenant très à la mode dans la panoplie des développeurs. Et les formateurs d'affirmer que la formation est tout, et que tout est formation, et de former des formateurs, des formateurs de formateurs...

Et les financeurs de déclarer que désormais ils ne paieront plus que de la formation, et en conséquence de bâtir des écoles et d'y mettre des professeurs.

Et d'aucun de se fâcher, disant que l'école n'est pas toute la formation.

Et d'autres encore d'attaquer, en déclarant que la formation c'est tout sauf l'école...

En attendant, la formation se vend bien. Elle fait l'objet des sollicitudes des travailleurs et des syndicats. On demandera bientôt de la formation comme on demande du pain, du bifteck ou des automobiles. Elle est le petit cadeau du patron, celui qu'il fait en clignant de l'œil gauche. Elle fait avaler la pilule du chômage. Elle devient institution permanente. Elle bénéficie du soutien de l'État.

On ne dit plus : « mes ouvriers font un travail infect » ; on dit : « formons les ouvriers ». On ne dit plus : « les

chefs sont imbuables » ; on dit : « faisons une session de créativité pour les responsables ». Comme nous sommes tous insuffisamment formés, malformés ou déformés, nous avons tous notre chance : tous égaux enfin devant la formation...

La formation a l'art de réconcilier tout le monde, patrons, syndicats et pouvoirs publics. Elle permet d'éviter peut-être encore un peu le grand chambardement que tous les appareils redoutent. Au lieu de casser la machine, on peut, grâce à la formation, plier l'homme à la machine, mieux, le faire se plier lui-même : s'il y a beaucoup d'accidents du travail, on fera une formation sur la sécurité, on montrera aux ouvriers comment porter des lunettes... ce qui évitera de se demander si ce n'est pas à la machine qu'il faudrait d'abord mettre des lunettes.

Maintenant que j'ai dit tout le mal possible de la formation (celle des autres) je dois quand même dire ce que j'en pense, moi. Je ne dirai pas que la formation (celle des autres) n'existe pas. Je pourrais défendre cette opinion comme on défend un vilain paradoxe. Mais je sais trop que cette for-

mation existe, et ça me fait trop peur pour que je m'en moque.

Formation vient de forme. « Toute forme est le résultat d'un mouvement » disait Claudel, ajoutons l'expression d'un être sous l'action d'un mouvement intérieur. C'est le mouvement intérieur qui crée l'expression de l'être, laquelle est la forme. Si donc ma forme change ou évolue, c'est qu'il s'est créé en moi un mouvement intérieur. Si ce mouvement intérieur n'existe pas, ma forme ne change ni n'évolue qu'en apparence. En d'autres termes je me créerai un personnage qui ne correspond pas à ma personne.

« Voilà que nous sommes loin de la réalité... en pleine philosophie ! » comme le disait avec condescendance mon professeur d'économie. Mais que l'on regarde un peu autour de soi : un de mes amis me faisait remarquer à quel point la « formation » des cadres d'I.B.M. réalisait un type de personnage, très interchangeable, caractérisé non seulement par son langage et son style de sourire, mais même par son habillement et le choix de ses cravates. Disons donc clairement que nous ne voulons pas d'une formation qui fasse de nous des soldats en uniforme, celui-ci fut-il rentré.

La vraie formation, c'est la valorisation d'un mouvement intérieur qui crée ou perfectionne une forme. Se former, c'est prendre sa forme. Ce qui laisse entendre que cette forme existe auparavant ! Oui, en quelque sorte, comme le code génétique influence l'embryon, sans toutefois le déterminer d'une manière univoque. A partir d'un donné, différents perfectionnements sont possibles, mais pas n'importe lesquels. Le rôle de la vraie formation est de les révéler.

Ceci est vrai, même pour des formations qui ont l'air très technique, comme d'apprendre à lire, à écrire, à piloter un avion ou la mathématique des ensembles. Car ce que l'on apprend vraiment dans ces cas c'est sa propre manière de lire, d'écrire (sinon pourquoi les écritures et les styles seraient-ils différents ?), son art du pilotage, la mathématique qui vous est utile ici et maintenant.

Révéler les perfectionnements possibles d'une forme à partir d'un mouvement intérieur : la vraie formation est cela. En tant que révélation elle n'est pas l'essentiel. Comme l'acte de l'accoucheur n'est pas l'essentiel dans la naissance : il y a bien des bébés qui naissent sans accoucheur, ni sage-femme. Je ne dis pas qu'il faut supprimer les matrones. Mais aucune d'elles ne se prend pour le créateur du bébé qu'elle a aidé à venir au monde, du moins espérons-le !

Ce qui est essentiel, c'est la naissance. Ce qui est essentiel, c'est le mouvement, et la recherche en soi de ce mouvement. C'est se saisir soi-même dans l'environnement des êtres et des choses. Tout ce qui n'engage pas à cette recherche sur soi et qui prétend être formation n'est pas de la vraie formation, n'est que de la déformation. Beaucoup de gens peuvent tenir des discours sur la formation, et même des discours qu'ils prétendent scientifiques. Alors bouchons-nous les oreilles et courons vite. Car la formation, comme l'éducation est un vécu, non une science.

Paysan... du Tiers-monde, voilà deux qualités qui te désignent immanquablement comme une proie de choix pour les formateurs du monde entier, et une perspective qui justifie toutes les craintes. Et pourtant, n'y a-t-il pas quelque chose à faire ? N'y a-t-il pas des transformations à opérer ? N'y a-

t-il pas de grands efforts d'explication à mener ? Oui – oui – oui ! Mais l'essentiel est de vivre avec, non de discourir ; non pas d'élaborer des programmes, mais d'aider les gens à vivre des situations leur permettant de découvrir quelque chose qu'ils cherchent ; non pas de vaticiner, mais de favoriser et de valoriser toute réussite. Je l'ai souvent remarqué : un paysan ou un groupe de paysans commence à dépasser sa situation lorsqu'il a réussi par lui-même une réalisation à sa portée ; ce peut être très simple, comme de faire un hangar pour le marché, améliorer une technique de culture, ou même faire un terrain de football pour le village.

Je dis bien à sa portée, avec ses propres moyens, et d'abord avec ce qu'il sait. Si quelqu'un se prétend formateur, qu'il aide d'abord les gens à dire ce qu'ils savent, à valoriser ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Former le paysan c'est lui permettre d'exister.

François de RAVIGNAN,
ingénieur agronome.

Nous signalons à nos lecteurs la brochure suivante : « Pour promouvoir un enseignement agricole moderne... La Division de Pédagogie rurale », publiée par le Bureau pour le Développement de la Production Agricole, B.D.P.A., 202, rue de la Croix-Nivert, 75738 Paris Cedex 15. Elle a été réalisée par MM. Parrot et Bauchau, ingénieurs agro-pédagogues, qui ont créé et animé la Division de Pédagogie rurale de l'École Nationale Supérieure d'Agronomie de Yaoundé, Cameroun. Faisant état, généralement parlant, du coût élevé de l'inadaptation de l'enseignement agricole, alors que « l'accroissement de la production agricole dépend de la qualité des hommes formés », ils préconisent la création d'une D.P.R., cellule d'impulsion, de coordination et d'évaluation de l'ensemble des actions de formation en milieu rural, en définissant clairement ses objectifs.

N.D.L.R.

Le roman en Haute-Volta de 1960 à 1975

Dans sa grande majorité la littérature en Haute-Volta reste encore du domaine de l'oralité. Cependant, le roman voltaïque existe. Parler des conditions de son développement revient à dresser tout d'abord un inventaire de ces romans, à dégager si besoin est, les causes probables du sous-développement du roman voltaïque (causes para-gouvernementales et causes dues à la personnalité même du Voltaïque), et à nous demander si le « Renouveau Voltaïque » peut être un facteur d'éclosion du roman.

Inventaire des romans voltaïques

En juin 1975, le Ministère de la culture de Haute-Volta, retenait comme romans et par ordre chronologique :

- **Crépuscule des Temps Anciens** (1962) de Nazi Boni ;
- **Dessein Contraire** (1967) de Roger Nikiema ;
- **Les Dieux Délinquants** (1974) de A. Sonde Coulibaly.

Il y a donc eu trois romans publiés en quinze ans. C'est une maigre production comparée au nombre d'alphabétisés et d'hommes de lettres que possède la Haute-Volta.



● **Crépuscule des Temps Anciens** – Œuvre la mieux connue du public voltaïque, et étudiée aussi bien dans les classes de l'enseignement secondaire qu'à l'université, ce livre de Nazi Boni est l'histoire du Bwamu pendant trois siècles jusqu'au début de la colonisation. « L'évocation de l'âge d'or du Bwamu s'achève dans le sang et les ruines de la grande révolte de 1916. Têrhé le héros bwa meurt empoisonné ; la déloyauté et la lâcheté l'emportent et annoncent la collaboration pernicieuse avec le Blanc ». Cette chronique du Bwamu ressemble à une étude anthropologique et ethnologique. L'auteur n'invente rien. Il retrace des réalités vécues. Les faits sont authentiques comme il est dit à la page 214 : « La famine sema la désolation, la ruine, la mort ».

Nazi Boni, grâce à la vérité des situations et des thèmes, tisse un récit merveilleux. Il y décrit des scènes de la vie quotidienne et publique avec les funérailles, les rites initiatiques, le mariage et la « pudeur » de certaines nuits d'amour.

● Dans **Dessein Contraire** de Roger Nikiema, journaliste à la radiodiffusion de Haute-Volta, le récit se déroule au village de Rassamkandé avec la description de la vie rurale (maison de chef, émigration, fêtes de marchés), et l'évocation de l'amour entre Katin et Guéda. Il y pose le problème insoluble dans la société voltaïque de la liberté de la jeune fille.

● Avec les **Dieux Délinquants** de Augustin Sonde Coulibaly, lui aussi journaliste à l'Information de Bobo Dioulasso, Titenga, ancien secrétaire de l'Association des jeunes de Boromo, quitte son village pour Ouagadougou où il ne réussit pas à vivre aux crochets de son cousin. Il commence alors à fréquenter les prostituées pour se retrouver chef des « douanebi » (mot argotique désignant les petits voleurs).

Il réussit avec sa bande quelques cambriolages et, lors d'un vol de véhicule, victime d'un accident, il se voit ramené au village par son père.

Augustin Coulibaly décrit dans son roman, les conflits sociaux, le chômage, la délinquance juvénile, la prostitution.

Le récit cependant prend fin sans que son auteur propose une solution. C'est un roman de dénonciation.

Nous voyons donc que les romanciers voltaïques ne se sont pas ralliés à cette technique du roman à trois étages décrite par Mohamadou Kane :

« Une première phase où l'auteur, décrivant l'enfance de son personnage présente l'Afrique traditionnelle ; une seconde phase, une civilisation un univers différent ; et une troisième phase : le retour en Afrique, l'inadaptation, le déséquilibre spirituel et la mort ».

Cette méthode de travail semble ne pas convenir aux romanciers voltaïques qui n'ont pas connu cette vie d'étudiants en France pour parler de déracinement et qui s'abstiennent d'imaginer quelque forme d'acculturation. Leurs œuvres puisent dans le sol natal. Leurs études supérieures semblent n'avoir pas été très poussées. Mais a-t-on besoin d'avoir une licence en lettres pour oser écrire ?

Aussi, leur style a dû dérouter maints puristes ! Ils écrivent non seulement la langue française en africain, mais étonnent par de nombreuses maladresses. C'est pourquoi, dans « **Littérature négro-africaine** » Robert Fageart relève ceci :

« La faiblesse de **Crépuscule des Temps Anciens** réside dans le style qui pêche par l'emploi de tournures argotiques ou vulgaires. »

Roger Nikiema et Augustin Sonde Coulibaly, n'échappent pas à ces remarques. Dans **Dessein Contraire** nous relevons :

P. 31 : « Tu n'avais ni à vendre, ni à acheter ».

P. 129 : « Comblés, courant les espaces, les habitants mettaient grain en terre ».

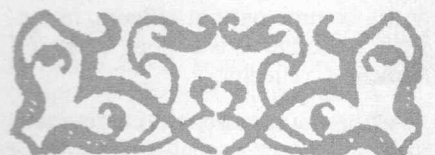
Dans les **Dieux Délinquants**, l'argot est de règle pour plagier les « douanebi » et le style correct fait figure d'exception. Tous les dialogues du roman montrent un laisser-aller de style certain :

P. 12 : « Ils se contentèrent de bouger leurs fesses ».

P. 14 : « Il prit sa tête entre les mains pendant que les notables secouaient la leur en signe d'approbation ».

P. 126 : « Viens monter qu'on s'en aille ».

Certes, on doit s'écarter du Parnasse et utiliser le français comme moyen de communication et non comme idéal académique à atteindre, mais jusqu'à quel point les romanciers voltaïques tailleront-ils la langue française à leur goût et mesure ?



Les causes probables du sous-développement du roman voltaïque

La vue panoramique du roman voltaïque nous a permis de constater, sinon l'inexistence, du moins la rareté du genre romanesque en Haute-Volta. Et quand bien même, ils ne répondraient pas tous au critère de roman tel qu'on le définit ailleurs, force nous est de reconnaître avec Jean-Pierre Makouta M'Boukou que :

« La patate que donne la mère n'est jamais mauvaise » ; et que par conséquent, les rares écrits de ceux-là qui ont osé, méritent considération et doivent être encouragés. Toutefois, la question demeure :

Pourquoi cette rareté, voire cette stagnation du roman ? Le roman voltaïque serait-il un mort-né ? Ou a-t-il été fauché prématurément par les aléas politico-culturels ?

A notre sens, les causes sont de deux ordres :

- les causes para-gouvernementales ;
- les causes dues au type voltaïque ;
- à la personnalité voltaïque elle-même.

Causes para-gouvernementales

Il s'agit d'un constat de la situation politique et culturelle depuis les Indépendances jusqu'au « Renouveau » : de 1960 à 1975.

Ne craignez rien cependant, ce n'est pas un « mémoire d'outre-tombe » que nous allons vous présenter. Il est simplement question de savoir quel est l'apport, l'effort consenti dans le domaine politico-culturel pour le développement de la création littéraire en général et romanesque en particulier.

On constate que le roman voltaïque est du même âge que l'Indépendance. Et ceci n'est pas original puisque un peu partout ailleurs, sous divers cieux, cette période post-coloniale fut baptisée, ici et là, sous le nom de **Soils des Indépendances** ou **Tribaliques**, etc. C'est dire qu'en Haute-Volta comme partout ailleurs, la matière politique existe pour ceux qui veulent y réfléchir.

Mais ce qui est original et traumatisant, c'est cet essoufflement de la

création romanesque et littéraire. Et à l'heure actuelle, le silence du temps colonial, le silence d'antan dans le domaine de la création romanesque se réinstalle. Le motif à notre sens, est que l'indépendance a fait l'effet d'un faisceau de lumière, d'une fulguration, mais qu'elle fut évanescence.

On constate à l'heure actuelle une stagnation littéraire. Le souffle vivant se meurt. C'est que, consciemment ou inconsciemment, la base (le peuple qui détient la culture) a perdu ses illusions, s'est défait du mythe de l'indépendance et d'un changement salutaire. On peut alors penser que la stagnation romanesque est l'expression non clairement manifestée de la déception ou de l'indifférence de ces « explosés », de ces « enthousiasmés d'un jour ». Ils retournent dans leur coquille et adoptent à nouveau la loi du silence et de la docilité imposée par le nouveau système né du premier.

Quant à la politique culturelle, dans la période allant de 1960 au Renouveau, si elle existait, elle n'était pas clairement définie.

Toutefois, on a pu constater après les Indépendances la naissance de certaines manifestations culturelles, à commencer par les troupes de danses (troupe peulh, Naba Yadéga, du Larlé, les trembleuses de Tengrela), puis dans les différentes sous-préfectures, la construction de maisons de jeunes, de bibliothèques, de salles de lecture. Mais nous craignons que tout ceci n'ait fait place qu'au folklore et à la simple curiosité touristique.

Un peu plus tard, est venu le Fespaco (1) qui aurait peut-être suscité la réalisation du film « Le chemin de la réconciliation » de Bernard Yonli. On ne saurait passer sous silence, le Calahv (2) qui, pendant un moment, a tenu le flambeau culturel par l'organisation de conférences et de voyages pour la promotion de la culture voltaïque. Mais très souvent ces associations ont été torpillées par des divergences politiques. Il faut aussi parler de l'exposition du « livre africain », de mai 1974 qui a peut-être inspiré « **Avance mon peuple** » d'André Yamba.

C'est dire que ni la force créatrice, ni la volonté ne manquent aux Voltaïques, puis que les associations culturelles privées en sont la preuve. Le nœud de la question réside dans l'absence d'une politique culturelle claire jusqu'à l'avènement du « Renouveau ». Il manquait un maître à penser en matière de politique culturelle. De là, découlent la carence totale de toute innovation et rénovation au cours de cette période, carence également d'organisation, d'association au niveau national, manque d'émulation, de clubs qui sont des foyers de créativité littéraire et artistique si fructueux en contacts.

Par ailleurs, un coup d'œil, même rapide, sur la politique de l'enseignement montre que là également, le changement véritable n'était pas de saison. La situation y est encore plus délicate, car la langue étant le support même de la culture, toute acte maladroite peut être lourd de conséquences. On lit dans le Figaro du 27-12-1963 cette phrase de Guehenno de l'Académie Française :

« Le plus beau cadeau qu'en fin de compte nous ayons fait aux peuples de l'outre-mer, c'est notre langue, et c'est elle, elle seule, qui par-delà les combats de la décolonisation peut nous mériter l'amitié et la fidélité de ceux à qui elle apporte la lumière ».

Et en effet, la fidélité fut si totale que « **Présence Africaine** » dans son numéro 89 du premier trimestre 1974 se soulève d'indignation :

« L'enseignement de type occidental actuellement en vigueur en Afrique, est le type même d'enseignement traditionnel » : (Traditionnel = ancien, désuet).

Il obéit, en réalité, à une certaine tradition coloniale, ce qui est en fait quelque chose de surimposé. Aucune racine ne le maintient au sein de cette société et de cette culture africaine qu'il est pourtant censé servir.

Causes dues à la personnalité voltaïque

Le professeur Ki Zerbo disait :

« Il faut reconnaître que d'une manière générale, le Voltaïque a un tem-

(1) Fespaco : Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou.

(2) Calahv : Comité africain des lettrés et des arts de Haute-Volta.

pérament de paysan », facilement malléable, qui subit plus les événements qu'il ne les fait. Même quand ces événements se succèdent, le Voltaïque parvient à se modeler, à se concasser pour s'adapter à la situation nouvelle.

Par ailleurs, il faut noter l'esprit toujours tourné vers le gain, de l'élite intellectuelle. Chacun veut sa place au soleil et ne trouve plus le temps nécessaire pour se consacrer à la littérature. Le matériel a priorité sur l'intellectuel. Il y a toujours un certain esprit de suffisance, de complaisance des hommes cultivés voltaïques qui, à l'issue de leurs études et dès qu'ils sont installés dans les bureaux, paraissent essoufflés et veulent « récupérer ». On préfère alors s'installer dans des fauteuils rembourrés où on rit à gorge déployée et à « ventre déboutonné » autour d'un plat de poulet rôti qu'on arrose de vin de table, plutôt que de se tirer les cheveux et la langue sur un livre de 200 pages dont la lecture indigeste donne des coliques. S'agit-il d'une démission ou d'une retraite trop vite prise ?

● Un autre facteur qui peut être source de tarissement de la veine romanesque, est la sensibilité encore coloniale de ceux qui savent et peuvent lire et écrire. Si la décolonisation a été effectuée dans un sens, il faut décoloniser la sensibilité, la psychologie des citoyens. Car en général, les Africains, les Voltaïques en l'occurrence se colonisent eux-mêmes, considèrent plus les valeurs, les modèles européens que les leurs. Il y a comme une sorte d'auto-dépréciation qui est de nature à étouffer l'esprit d'initiative, la personnalité, l'originalité même.

● Un dernier élément est le problème de l'engagement politique. Souvent une certaine peur préside à cette idée d'engagement. Il ne faut pas confondre « engagement » et « embrigadement ». Engagement ne veut pas dire insulte ou démagogie subversive. Tout engagement doit provenir d'une réflexion bien mûrie, d'un recul sur le temps et les événements. Dans la situation actuelle de la Haute-Volta, on ne peut parler de génocide intellectuel ou culturel. Aucun écrivain n'a encore été réduit à l'exil ou condamné à

la potence. A cela il peut y avoir deux raisons : ou le gouvernement n'a pas jugé utile d'adopter des mesures punitives, ou des écrits subversifs n'ont pas été produits jusqu'à présent. Toujours est-il que l'écrivain décidé à s'exprimer dispose d'armes assez efficaces comme le pseudonyme, l'humour, la publication à l'étranger, etc.

On s'aperçoit donc que d'une manière générale, la situation depuis les indépendances jusqu'au Renouveau, si elle n'a pas été à proprement parler un frein à l'éclosion du roman, à son développement, n'a pas non plus fait d'efforts considérables pour favoriser la création et l'activité littéraire particulièrement. Actuellement, une sensibilisation est amorcée et ne demande qu'à être poursuivie. C'est là, la tâche qui incombe au Renouveau. Voyons ce que le manifeste du Renouveau voltaïque contient de substantiel ; dans quelle mesure le Renouveau œuvre-t-il dans ce sens, dans quelle mesure amène-t-il des apports nouveaux ?

Le Renouveau voltaïque, facteur d'éclosion pour le roman voltaïque

Le mot « Renouveau » implique une amélioration de la situation présente par l'apport d'éléments nouveaux. Nous allons voir si les éléments que le Renouveau voltaïque apporte, sont susceptibles de donner un coup de pouce à l'évolution littéraire et romanesque en Haute-Volta.

Apparemment, tout a semblé naître d'une situation de désordre, voire de carence dans le domaine économique, social, politique, culturel, qui a suscité chez les Voltaïques, la volonté d'y remédier. Du moins, c'est ce qui ressort de la brochure : « **Le Renouveau Voltaïque** ». En effet qu'y lisons-nous ?

P. 15 : « ... Nous avons assisté à des jeux et combinaisons politiques sans lendemain, conduisant à une démobilisation de toutes les énergies, à une paralysie de l'administration, des institutions et de l'appareil de l'État... »

P. 22 : Le chef de l'État voltaïque, chef et promoteur du Renouveau, s'assigne la tâche « de réveiller l'homme voltaïque afin qu'il retrouve

la plénitude de sa vitalité et toute la force de sa richesse d'esprit ».

S'agissant expressément de la politique culturelle, le texte de la page 46 est explicite :

« Une politique de la culture aura pour objectif de remodeler la mentalité du Voltaïque pour plus de fierté, de dignité, en prenant comme base nos valeurs traditionnelles et en mobilisant tous les moyens d'expression ».

Tout ceci demande évidemment un effort national. L'un des aspects du nationalisme, consiste à retrouver l'authenticité culturelle. D'où la mise en place d'un système adéquat, entreprise que les structures administratives peuvent favoriser si elles sont adaptées et facilement souples, car effectivement la culture n'intéresse pas seulement une poignée d'individus (le ministre de la culture et ses acolytes), mais tout le monde, aussi bien le petit fonctionnaire que le cultivateur du village ; aussi bien l'étudiant de l'université que le petit tailleur du coin de la rue.

Ainsi, dans ce cadre précis de politique culturelle, la création artistique sera encouragée, incitée et aidée par l'organisation de concours.

A l'heure actuelle, on peut constater que bien qu'embryonnaire, l'action du Renouveau, en matière de culture, n'est pas qu'intentions et vœux pieux. Une certaine action en profondeur est amorcée qui pourra enrichir notre patrimoine culturel.

Mais pour que cette action soit plus efficace, il nous semble qu'elle doive être soutenue par une motivation, une option politique. Laquelle ?

Conditions politiques véritables

Qu'entendons-nous par option politique et idéologique ? Pourquoi parlons-nous donc d'option politique et idéologique à propos du roman voltaïque ?

Un examen de la littérature négro-africaine laisse transparaître qu'une option politique et idéologique a été le levain de la naissance et du développement du roman africain jus-

qu'en 1960, c'est-à-dire, jusqu'aux indépendances. En effet, les thèmes fondamentaux du roman d'expression française de l'époque étaient :

- la misère du monde noir ;
- les invectives contre l'opresseur colonialiste ;
- l'exaltation d'une Afrique-mère.

A travers ces thèmes, se dégage une option : il faut libérer le nègre, il faut revaloriser l'Afrique. Cette option des romanciers africains est politique en ce qu'elle se manifeste contre un pouvoir politique établi, le pouvoir colonial. Elle est idéologique parce qu'elle est sous-tendue par l'idée du rejet du Blanc et par l'idée du retour aux sources. De plus, les grands écrivains de l'époque ont milité dans des partis politiques, notamment des partis de gauche. Beaucoup d'entre eux ont été ou sont de nos jours encore, des figures marquantes de la vie politique de leur pays. L'option politique et idéologique a donc été la motivation essentielle des écrivains négro-africains de l'époque coloniale.

Même en Haute-Volta, nous pouvons déceler quelques marques politiques ayant aidé à susciter le roman. **Dessein contraire** de Roger Nikiema par exemple, a été écrit au temps où Maurice Yameogo était au pouvoir. Il avait fait paraître un décret permettant aux jeunes filles d'épouser qui elles voulaient. **Dessein contraire** peut alors avoir correspondu à cette décision de la politique de Maurice Yameogo, que l'auteur a consciemment ou inconsciemment épousée et qu'il défend en écrivant.

L'exemple guinéen, nous le pensons, constitue un élément de réponse également. Certes, nous ne connaissons pas la situation du roman guinéen. Mais il ne fait pas de doute que la Guinée, pays ayant choisi la voie socialiste du développement, en matière de culture, se place parmi les premiers pays africains. Il n'est que de jeter un regard sur sa production musicale, cinématographique et théâtrale pour s'en convaincre.

Si donc, une option politique et idéologique s'avère indispensable, nous nous posons la question suivante :

Quelle est l'option politique et idéologique qui pourrait être un facteur d'éclosion et de développement du roman voltaïque ?

L'option politique et idéologique suppose un changement radical, un renversement total de la situation : ce que le Renouveau n'a pas encore fait. L'option politique et idéologique est en fait une rupture avec les habitudes. Or nous avons dit plus haut que le Voltaïque a un tempérament « paysan », c'est-à-dire timide et non explosif.

L'option politique et idéologique en tant que rupture pourrait constituer un « choc » qui ébranlerait les psychologies et prédisposerait bon nombre d'individus à la création artistique, littéraire et romanesque. Toute situation « choc » a toujours influencé les genres littéraires dont le roman. Nous croyons donc qu'une option politique et idéologique, dans un pays comme la Haute-Volta, ne manquerait pas de déclencher des élans créateurs, si cette option est populaire (nous entendons par-là, si elle répond aux aspirations profondes du peuple et n'est pas l'affaire d'un petit groupe qui veut sauvegarder ses intérêts), il se trouverait dans le peuple, des individus qui, l'ayant intériorisée, pensent, réfléchissent et, dans la mesure du possible, écrivent pour la soutenir. L'option politique a besoin de la littérature pour subsister.

Le roman étant par excellence un moyen de prise de conscience des réalités, un moyen d'éducation et de transformation des mentalités, il a le pouvoir de proposer une vision du monde. Sans option politique et idéologique, l'écrivain voltaïque se perdra dans des problèmes de subsistance (la littérature ne nourrit pas son homme), et dans la fausse peur d'une éventuelle répression. Elle est la seule à pouvoir garantir le lien permanent entre la Muse et l'homme de Lettres.

Parler d'option politique et idéologique à propos du roman, c'est dire qu'on le veut engagé. Sans rejeter la littérature non engagée, nous pensons que la Haute-Volta a trop de problèmes en tant que dernier pays du monde sur le plan économique pour se permettre le luxe de développer une littérature sentimentale. Il faut « dynamiser » le peuple et lui faire prendre conscience de tous les maux dont il souffre, de son retard.

A quelle option politique pensons-nous ? Nous disons sans hésiter à une option socialiste et progressiste. Dans aucun domaine, la Haute-Volta ne

peut fonder son espoir en un avenir meilleur, sur le libéralisme économique. Le pays n'a pas beaucoup de capitaux, ils doivent venir de l'extérieur et encore au compte-gouttes. Le libéralisme économique n'est qu'un laisser-aller affreux dans ce pays. Chacun vaque à ses affaires privées et, dans cette situation, seul l'homme d'affaires a un rôle de premier plan. Alors l'écrivain, plutôt que de passer des nuits à écrire pour passer finalement inaperçu, se jette dans le wagon des affaires et de la construction des villas. Ainsi la Muse s'en va, et le roman meurt.

Quelle doit être la nouvelle politique culturelle ?

Elle doit être liée à l'option politique et idéologique. Le contraire serait aberrant et la culture resterait néo-coloniale. Les éléments folkloriques présentés dans les centres urbains sont des exemples d'exotisme culturel. Ils ne sont que des éléments de distraction, donc commercialisables.

Pour trouver une nouvelle politique culturelle, il faudra au préalable connaître :

- le patrimoine culturel voltaïque ;
- le peuple et son univers culturel ;
- les besoins culturels du peuple.

Ce qui suppose (et c'est là la politique que nous préconisons pour le moment) un travail de collecte, de ramassage systématique et total de tous les éléments culturels sans souci de sélection et dans les langues nationales. Il faut constituer un univers d'études à partir de la masse, qui permette de savoir quelle culture donner au peuple. Inutile donc d'organiser des séminaires regroupant des individus qui ne vivent plus avec la masse pour décider de la culture à lui donner. Il serait plus important de chercher à savoir comment aller vers elle et comment recueillir tous les éléments de la vie du peuple. Alors, on ne pourrait pas fermer les yeux sur la nécessité d'encourager la littérature et le roman qui sont un moyen de ramassage et de conservation des mœurs et traditions.

Fernand Yougbaré,
professeur à l'École Normale
de Ouagadougou.